

MIREYA DÍAZ, *BERGÈRE ET SÉNATRICE EN ARGENTINE*  
Propos recueillis par Natacha Borgeaud-Garciandía

La Découverte | « Travail, genre et sociétés »

2018/1 n° 39 | pages 9 à 23

ISSN 1294-6303

ISBN 9782707199683

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2018-1-page-9.htm>  
-----

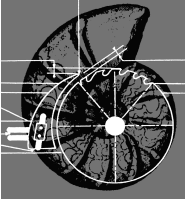
Pour citer cet article :

-----  
Propos recueillis par Natacha Borgeaud-Garciandía, « Mireya Díaz, *bergère et sénatrice en Argentine* », *Travail, genre et sociétés* 2018/1 (n° 39), p. 9-23.  
DOI 10.3917/tgs.039.0009  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



# PARCOURS

## MIREYA DÍAZ, *BERGÈRE ET SÉNATRICE EN ARGENTINE*

PROPOS RECUEILLIS

PAR NATACHA BORGEAUD-GARCIANDÍA

<sup>1</sup> Le Parti justicialiste, plus connu sous le nom Parti péroniste, a été fondé par Juan Domingo Perón dans la deuxième moitié des années 1940.

<sup>2</sup> De ce fait, ce que nous présentons ici est une reconstitution de notre échange à partir des heures d'enregistrement. Il a dû faire l'objet d'une adaptation à la forme écrite et d'une traduction.

L'ex-sénatrice et députée du Parti justicialiste<sup>1</sup> de Mendoza, Mireya Díaz (55 ans), porte toujours en elle la petite éleveuse de chèvres des terres arides de son Lavalle natal, localité pauvre de la province de Mendoza, dans l'ouest argentin. La femme politique a accumulé, pendant ses mandats, les propositions de loi visant à protéger la population déshéritée de cette zone où s'étendent à perte de vue des paysages quasi désertiques. Elle vit aujourd'hui à Lavalle avec son mari, issu de l'ethnie Huarpe, et sa fille adolescente. Elle y retrouve ses frères et sœurs et l'ancienne chèvrerie [*puesto de cabras*] devenue restaurant, tenue par sa mère et l'un de ses frères. Mireya Díaz se définit par son territoire d'appartenance. Elle accepte le principe de l'entretien, mais souhaite qu'il se tienne à Lavalle, sur les terres qui ont tant marqué son enfance et ses choix politiques. Il se déroulera au gré de nos déplacements, en marchant, dans les transports publics, chez elle, en voiture<sup>2</sup>.

Mireya Díaz, née au Chili, émigre avec ses parents en Argentine alors qu'elle n'a que 2 ans. Fille d'un mineur devenu paysan puis éleveur de chèvres, elle s'occupe de ses frères et sœurs plus jeunes et participe aux travaux d'élevage. Adolescente, elle devient employée domestique tout en poursuivant ses études. Elle rencontre

bientôt le père Jorge Contreras, proche du péronisme et figure de proue du catholicisme de la libération, et s'engage auprès de lui tout le long des années 1980 dans les activités sociales catholiques auprès des populations pauvres de Lavalle. Au début des années 1990, elle rejoint le péronisme et se voit bientôt proposer un poste à la mairie de Lavalle (municipalité historiquement péroniste) où elle devient directrice du logement, une fonction qui lui permet pendant huit ans de développer des coopératives de logements. Elle assume parallèlement des responsabilités au sein du parti (membre du congrès du parti au niveau provincial, trésorière). Ses postes sont politiques (et non « de carrière », pourvus par concours) ; elle perd ses emplois à chaque alternance politique. Inscrite sur les listes électorales du Parti justicialiste<sup>3</sup>, elle est élue par élections directes sénatrice de la province de Mendoza de 2003 à 2007, puis députée de cette province de 2007 à 2011. Lors de ses passages par l'Assemblée, Mireya Díaz a porté des propositions concernant notamment les nuisances qui affectent l'environnement à Lavalle, la mise en place d'un régime de gestion et réparation des passifs environnementaux dangereux, le refinancement des dettes hypothécaires des petits propriétaires menacés de liquidation et d'expulsion, la prorogation des processus d'expulsion et la défense des droits des *puesteros* (petits éleveurs de chèvres), la régularisation foncière de terrains publics en faveur de ces travailleurs qui les occupent parfois depuis plusieurs générations, l'expropriation de terrains de Lavalle pour la construction de logements familiaux, ou encore l'aménagement du territoire et l'usage des sols. Au moment de notre rencontre, Mireya Díaz est directrice provinciale des coopératives. Elle fait ensuite un rapide passage par l'Institut provincial du logement avant d'être destituée quelques mois plus tard lors du dernier changement de gouvernement de Mendoza. Elle travaille actuellement dans la municipalité de Lavalle qui demeure aux mains des péronistes.

L'histoire de Mireya Díaz, sa trajectoire et ses conceptions sociales et politiques ont été façonnées par les événements marquants de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle en Argentine : en premier lieu, les conséquences du Concile Vatican II (1965) sur le développement d'un catholicisme socialement engagé, puis l'influence du péronisme et son enracinement dans les secteurs populaires, enfin, les sept ans de dictature militaire (1976-1983) suivis de la mise en œuvre brutale de politiques néolibérales qui ont mis à mal nombre de protections sociales. Les années 1990 marquent également l'ouverture forcée des espaces de décision politique aux femmes, avec le vote, en 1991, de la loi des quotas imposant au moins 30 % de femmes dans les assemblées législatives.

Pour comprendre la vision politique de Mireya Díaz, il est indispensable de saisir le contexte dans lequel se déploie son engagement militant. Mireya Díaz, qui revendique sa foi catholique, se rapproche du père Contreras à la fin de ses études secondaires. Cette rencontre est fondamentale dans la trajectoire et le parcours militant de Mireya Díaz. Le père Contreras fait partie des

<sup>3</sup> Représenté à l'époque par le *Front pour la Victoire* de Néstor Kirchner (président de 2003 à 2007) puis de Cristina Fernández, sa femme (présidente de 2008 à 2015).

prêtres engagés qui, dans la foulée du Concile Vatican II et dans un contexte sociopolitique tendu, ont formé en 1968 le mouvement des prêtres pour le tiers monde, et qui estimaient qu'ils avaient un rôle concret à jouer dans le combat contre les injustices sociales. En Argentine, l'attitude à adopter face à ces problématiques sociales a divisé les prêtres. Certains se sont rapprochés du péronisme, tandis que d'autres ont choisi l'extrême gauche, voire même la lutte armée. La dictature militaire qui débute en 1976 sonne le glas du mouvement et quelques-uns de ces prêtres, dont le père Contreras, partent vivre et travailler parmi les populations les plus pauvres. C'est ainsi qu'il finit par atterrir chez les « éternellement pauvres » du désert de Lavalle<sup>4</sup>, où il rencontre Mireya Díaz.

La jeune femme travaille auprès de lui dans les activités sociales de l'église et hérite de la vision politique et sociale de ce catholicisme engagé. Sa reconversion dans le militantisme politique au sein du péronisme (dont le père Contreras était sympathisant) s'inscrit aussi dans la continuité de son engagement social religieux<sup>5</sup>. Ceci explique sa vision mystique du politique profondément liée pour elle à sa foi catholique. Tout comme le père Contreras, son mentor, elle se consacre aux populations déshéritées de Lavalle, mais *via* l'action politique. En outre si, en Argentine, les différences socioculturelles se traduisent nettement par des identités politiques différenciées [Ostiguy, 1997], le péronisme – parfois par l'intermédiaire d'organisations étudiantes, de quartier, et surtout syndicales – représente l'espace politique qui a historiquement permis l'accès des classes populaires (des hommes surtout et, dans une moindre mesure, des femmes) aux sphères politiques.

Certes, une femme née à l'étranger, issue d'un milieu rural pauvre, n'avait pas vocation à devenir un cadre politique<sup>6</sup>, même au sein du mouvement péroniste. Des éléments biographiques ont façonné cette trajectoire. Cependant, même une fois « entrée » dans le monde politique, ses postes sont intermittents, son train de vie modeste, et son parcours demeure ancré dans le territoire de Lavalle où elle continue de donner un coup de main soit à la chèvrerie familiale devenue restaurant, soit aux micro-entreprises de ses frères et sœurs.

*Natacha Borgeaud-Garciandía*

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CUCCHETTI Humberto et STITES-MOR Jessica, 2017 « Reconversions militantes et fabrique du pouvoir d'État en Amérique latine », *Revue internationale des études sur le développement*, n° 230, p. 11-28.

OSTIGUY Pierre, « Peronismo y antiperonismo: bases socioculturales de la identidad política en Argentina », *Revista de Ciencias Sociales*, n° 6, 1997.

<sup>4</sup> Expression de son ami, le Père Vicente Riale, à un an de la mort du Père Contreras. Journal *El Sol*, le 24 août 2009 <<http://www.elsol.com.ar/nota/30178>>.

<sup>5</sup> Pour mieux saisir ces reconversions telles qu'elles se développent en Amérique latine ainsi que l'idée d'« élite politique » qui s'en dégage, voir le dossier et l'introduction de Humberto Cucchetti et Jessica Stites-Mor [2017]. On y découvre à quel point le militantisme constitue une porte d'accès au pouvoir politique.

<sup>6</sup> La trajectoire et l'action de Mireya Díaz demeurent circonscrites à la province de Mendoza et attachées à la localité de Lavalle. L'Argentine est un pays fédéral, chaque province a son propre pouvoir exécutif et législatif, et est partiellement indépendante du pouvoir central.

<sup>7</sup> Titre tiré de l'entretien avec Mireya Díaz publié dans le journal local *Diario Uno*, le 25 août 2008.

**Parents : de la migration à l'élevage de chèvres.  
« Le commerce de chèvres t'offre une pauvreté digne  
mais rien de plus<sup>7</sup> »**

*Natacha Borgeaud-Garciandía : Ainsi, ton père était mineur.*

Mireya Díaz : C'était un paysan. De tout temps, ils ont été la « chair à canon » des minéraux. C'est comme ça. Il a travaillé dans des mines au Chili, et ici aussi en Argentine, dans les mines de vermiculite, pour les usines de bakélite, dans les mines de Talacasto [dans la province de San Juan, voisine de la province de Mendoza]. C'est là qu'a péri l'une de mes sœurs plus jeune, qui faisait partie du groupe de cinq enfants nés là-bas, au Chili, et dont je faisais aussi partie. Elle est décédée parce qu'elle n'a pas reçu de soins médicaux quand elle en a eu besoin. Mes parents ont donc décidé de rechercher de meilleures conditions de vie. Mais ils sont passés par une étape de quatre ou cinq années de souffrance, ils en ont bavé comme on dit, tu comprends ? Se faire une place, s'adapter. Pendant un temps, nous avons vécu dans la Cordillère. Je m'en souviens parce qu'il y avait une très belle communication avec la nature. La maison se trouvait en pleine montagne, au milieu des montagnes. Je me souviens de l'eau. L'eau qui jaillissait seule et mon papa avait construit une sorte de petit barrage pour les *guanacos*<sup>8</sup>. Je jouais dans le barrage et les *guanacos* venaient y boire de l'eau et on aurait dit que, pour eux, je faisais partie du paysage parce qu'ils s'approchaient, [pourtant] c'était des animaux sauvages. Je jouais, je mouillais mes pieds dans l'eau et les *guanacos* venaient. Bon, avec mes frères et sœurs plus âgés nous vivions dans cet endroit qui était très joli.

*NBG : Et là, ton père travaillait également dans les mines ?*

MD : C'est là qu'il travaillait dans les mines de vermiculite. Ce sont comme des petites couches de métal, tu les mets sur le feu et ça se transforme en quelque chose qui ressemble à du polystyrène. Un jour, mon papa a trouvé une pierre de la taille d'une balle, comme ça, qu'il a touchée avec la pioche. C'était plein de brillants. Ça m'a marquée.

*NBG : Sais-tu ce que c'était ?*

MD : Non. Lui non plus ne savait pas. Mais il disait que c'était du cristal de roche. Ça brillait beaucoup. Il y en avait aussi de plus grandes et je me souviens que tout ce que mon père trouvait, il le donnait au patron. Il était si transparent, si honnête ! – il est mort. Après, de la Cordillère, mes parents ont décidé de venir ici. Il n'y avait pas beaucoup de perspectives de travail parce que la mine, le travail des minéraux était très peu développé. Il n'y a pas [à Mendoza] d'exploitation comme celle qui existait au Chili.

*NBG : Tes parents bougeaient en fonction du travail...*

MD : Ils avaient différents moyens de subsistance. Par exemple, à Mendoza, l'activité minière n'était pas développée. Un jour, mon père a vu une annonce dans le journal, on cherchait un agriculteur. C'est alors que mon père est venu à Lavalle. Il a parlé avec Duo

<sup>8</sup> Animal sauvage apparenté au lama.

(c'était le nom du propriétaire) et il est venu travailler. Il ne savait pas grand-chose de l'agriculture, en Argentine, mais il a appris. Il a appris à travailler avec les chèvres, tout ça. Ici, il n'y avait rien, que de la terre. Tout ça n'était que terre ; c'était rural, rural. Des fermes, des chemins de terre. Huit kilomètres vers l'intérieur des terres, se trouvait un vieux cabanon où nous sommes venus après la ferme de Duo. Nous l'appelions la maison de blocs, mais en fait ce n'était pas des blocs, juste des briques d'adobe superposées. Puis mon papa a construit la petite maison. C'est une construction à laquelle nous avons tous participé, toute la famille, parce qu'ici, il n'y avait pas d'eau, pas d'électricité, il n'y avait rien, rien que des champs, de la terre.

*NBG : Quand avez-vous eu l'eau, l'électricité, les services ?*

MD : L'électricité est arrivée dans les années 1990, par là, et pour l'eau ce fut d'abord par une perforation, un puits, également dans ces années-là. Maintenant il y a l'eau potable, mais avant il n'y avait rien. Au début, mon père travaillait dans des chèvreseries d'autres personnes. C'était l'époque de mes 5 à 8 ans à peu près. Après, on a pu travailler de manière beaucoup plus indépendante quand mon père a eu sa propre chèvrerie. On est parti de très peu de chose. On a commencé avec cinq hectares et vingt chèvres.

*NBG : Peux-tu m'expliquer en quoi consiste une chèvrerie ?*

MD : Une chèvrerie c'est un endroit où on élève des animaux. Tu te consacres à la production, ici de chèvres. Au début, c'était très élémentaire : faire du fromage, prendre soin des chèvres, les traire, avoir les chevreaux. Il y a trois mises bas par an : mettons une en octobre-novembre, une autre en mai et une autre généralement entre juin et juillet qui est la plus compliquée, à cause du froid. Et après, en été, on fait tout ce qui est à base de lait, le fromage, tout ça. C'est l'époque du pâturage, lorsque les chèvres récupèrent parce qu'elles ont plus d'aliment.

*NBG : Vous n'aviez pas de foin ?*

MD : Non, non. Ce sont des champs secs. Des champs où il manque de tout, où l'eau manque, ce sont des espaces arides. La végétation est arbustive et rare, et quand tu n'as pas de quoi acheter le foin ou le produire, tu n'as plus que ce que peut te donner la nature. Alors, je me souviens que ma maman mettait toujours de côté les chèvres spéciales pour le lait, pour la consommation de la maison, en particulier des enfants. Puis la famille a pris différents chemins. Pendant un temps, nous n'avions que la chèvrerie, après nous avons incorporé l'agriculture, les travaux de ferme, ce genre de choses, vois-tu ? Beaucoup de choses car nous étions une famille nombreuse. Nous avons toujours principalement misé sur l'autoconsommation. C'était vraiment propre à l'enseignement de nos parents, de savoir profiter ce que le milieu te donne. On a appris à faire des confitures, des conserves, des plats. Puis ça s'est transformé en ce que c'est aujourd'hui, que mon père a monté et que mon frère dirige : un lieu où les gens se rendent pour déguster le chevreau dont

on sait qu'il est frais, qu'il a été élevé avec toutes les précautions, et qu'il peut être consommé là même où il a été élevé.

NBG : *Comment vous organisiez-vous, dans la famille ?*

MD : On se divisait le travail. Par exemple, à la saison des récoltes, mes parents travaillaient dans les fermes voisines. L'un de mes frères prenait soin des chèvres. Nous aussi, on emmenait les chèvres paître. Au retour, on leur donnait de l'eau et on les soignait. Puis il fallait les traire et faire le fromage – c'était l'une de mes tâches. Je prenais également soin de mes frères et sœurs plus jeunes, il y en avait six plus jeunes que moi et je devais m'en occuper car ils étaient petits. On ne pouvait pas toujours emmener les enfants aux travaux des champs ou au pâturage, tu comprends ?

NBG : *Tes deux parents travaillaient à l'extérieur ?*

MD : Oui, ils partaient en général. Ça dépendait des saisons. Certaines saisons, ma mère se rendait aux récoltes mais parfois elle restait pour faire paître les animaux. Moi, je me souviens que je devais soit rester à la maison, soit rester avec les chèvres. Prendre soin des animaux te permet de faire certaines choses. Ils t'offrent le lait qui est notre alimentation quotidienne, un lait excellent ; la viande, le cuir. On peut dire que la chèvre, c'est la vache du pauvre.

### Travailler pour étudier

MD : Regarde, ici se trouvait la vieille école. Maintenant c'est une maison de famille, de gens pauvres. Celle-ci c'était « l'école grange », une grange, un abri.

NBG : *Qu'appelles-tu une « école grange » ?*

MD : Ce sont des maisons précaires où l'on peut dispenser les cours. Parce que l'école s'est effondrée au cours de l'un des tremblements de terre que nous avons eus. Je crois que ce fut lors du tremblement de 1967. Alors bon, une école grange a été mise en place et c'est là que j'ai commencé à venir. Tout ça, c'était un lieu assez inhospitalier. L'école se trouvait à des kilomètres de chez moi. Nous venions en marchant, à dos d'âne. Nous n'avions pas de cheval, seulement un âne. Après, il y eu une saison où je m'y rendais en *sulky*<sup>9</sup>, ou à cheval. C'est là que j'ai fait l'école primaire.

NBG : *Et quand tu as fini l'école primaire, qu'as-tu fait ?*

MD : Il n'y avait pas d'institution secondaire dans la zone, il fallait venir ici, au chef-lieu de Laval. C'était trop loin, nous ne pouvions pas nous le permettre. En fait, j'ai vécu une situation très spéciale. Un jour, une famille est venue à la chèvrerie, ils venaient chercher du bois. Alors mon papa m'a dit : « Mireya, pourquoi ne vas-tu pas aider ces personnes à amasser du bois ? ». J'étais alors une enfant, je terminais la 7<sup>e</sup> année<sup>10</sup>. Bon, alors j'ai été les aider, c'était des travaux que nous faisons tout le temps : ramasser du bois, le porter. Nous cuisinions avec du feu, il n'y avait pas d'électricité, pas de gaz. Nous utilisions le bois ou l'énergie naturelle. La dame m'a dit alors : « C'est impressionnant ! Tu en as ramassé beaucoup ! ». J'en

<sup>9</sup> Petite charrette tirée par un cheval.

<sup>10</sup> Le 7<sup>e</sup> grade correspond à la dernière année de l'école primaire. Les études secondaires durent, quant à elles, cinq ans. Mireya avait alors à peu près 12 ou 13 ans.

avais ramassé beaucoup, c'était des gens de la ville, ils n'avaient pas l'habitude, alors bien sûr j'avais ramassé un grand paquet pour elle. Je n'ai jamais été très grande, elle me voyait comme une fillette. Elle m'a dit alors : « Comme tu travailles ! Dis-moi, dans quelle classe es-tu ? ». Je lui réponds : « en 7<sup>e</sup> ». J'avais fini l'école primaire. « Et tu vas continuer à étudier ? », « Oh oui, j'aimerais bien, lui dis-je, mais je ne sais pas. Je ne sais pas parce que j'ai parlé avec mon papa et mon papa me dit que c'est très difficile. Économiquement nous ne pouvons pas. Les conditions ne sont pas réunies pour cela ». [Mes grands frères] n'avaient pas pu étudier. Seule l'aînée, parce qu'elle est allée vivre chez des amis de mes parents, qui étaient instituteurs. Seulement elle. Alors la dame m'a dit : « Viens chez moi travailler, tu m'aides, et tu continues d'étudier l'autre mi-journée ». Et il en fut ainsi. La dame a parlé avec mon papa. Mon papa a accepté. Et on a commencé à tout préparer pour que je vienne travailler avec eux.

*NBG : Étais-tu payée pour ton travail ?*

MD : Non, non. Je mangeais là, je dormais et tous les frais qu'implique une personne qui suit des études étaient pris en charge, et moi je l'aidais en tout. Le matin, ils m'offraient la possibilité de suivre mes études secondaires et, l'après-midi, je travaillais aux tâches domestiques de la maison. Je faisais de tout. Je devais laver la vaisselle, laver le linge, m'occuper d'un petit enfant, tout ça. Il y avait toujours des choses à faire. Ça m'a permis de poursuivre mes études. Je suis restée là la première année. L'année suivante, mon père payait directement une espèce de pension à une dame pour que je puisse rester chez elle. Là aussi je travaillais aux tâches domestiques. Après, la troisième année, j'ai commencé à travailler dans un laboratoire d'analyses cliniques. Je nettoyait le matériel. Il s'agissait là d'un travail rémunéré, pour pouvoir payer mes études. J'étudiais le matin et l'après-midi je m'occupais de la stérilisation du matériel.

*NBG : Où vivais-tu alors ? Tu pouvais te payer un loyer ?*

MD : Bien sûr. Avec l'aide de mon papa, on louait une pièce avec ma grande sœur où on pouvait cuisiner, avoir nos affaires et étudier. On était un peu plus indépendantes. Puis, après, mon père a acheté un tout petit terrain et il y a construit une petite maison, quelque chose de petit, d'accessoire. Ce fut la maison de tous. Tous ceux qui venaient étudier passaient par là. Après mes études secondaires, j'ai commencé une formation pour devenir institutrice. Et je continuais à travailler, j'ai commencé à travailler à l'Université de Cuyo [à Mendoza].

*NBG : Tu voulais être institutrice ?*

MD : Oui. J'ai suivi cette formation dans une école de la ville de Mendoza<sup>11</sup>. C'était une école religieuse. Les filles d'ici, nous avons surtout choisi cette institution à cause des horaires, qui nous permettaient de prendre le dernier bus pour rentrer. Et j'ai aussi commencé à travailler dans des activités d'extension universitaire<sup>12</sup>. C'était une activité très agréable. J'ai commencé à travailler en 1982, et ça se

<sup>11</sup> La capitale de la province, qui se trouve à une heure et demie de Lavalle en bus.

<sup>12</sup> L'« extension universitaire » est un service des universités publiques qui assurent des activités de dissémination du savoir auprès de la société. Le mot « extension » traduit l'objectif de prolonger le savoir universitaire au-delà des murs scolaires. Issue à l'origine des pays anglo-saxons, l'extension universitaire s'est développée en Amérique latine suite à un important mouvement étudiant qui eut lieu à l'Université de Córdoba (Argentine) en 1918 et qui visait à rapprocher l'université des besoins de la société.



<sup>13</sup> Fait référence à l'ensemble des activités sociales et religieuses que développe l'Église catholique au sein des milieux populaires et des exclus.

<sup>14</sup> Le « Processus de réorganisation nationale » est le nom donné par les militaires à la dernière dictature qui a duré de 1976 à 1983.

<sup>15</sup> Partisan du président socialiste chilien Salvador Allende, renversé le 11 septembre 1973 lors du coup d'État militaire d'Augusto Pinochet.

<sup>16</sup> [1919-1952] Seconde femme de Juan Domingo Perón et figure de proue du péronisme. Morte jeune, elle est devenue une icône.

<sup>17</sup> [1904-1973] Poète, écrivain, homme politique chilien. Bien que communiste, il a soutenu Salvador Allende.

<sup>18</sup> [1917-1967] Célèbre artiste, compositrice, folkloriste chilienne, sympathisante de gauche.

passait très bien. Ça tournait autour de tout ce qui a trait à la réhabilitation des cultures andines, à la réalisation d'expériences concrètes de plantations de quinoa, de kiwicha, d'amarante. Les expériences concrètes se faisaient sur le terrain, celui que les communautés proposaient ou bien des personnes qui s'intéressaient à ces cultures. De l'autre côté, j'ai achevé ma formation d'enseignante. Mais, finalement, je n'ai jamais exercé, en dehors des cours d'alphabétisation, dans le cadre de la pastorale sociale, avec le père Contreras.

### À l'école de l'engagement

MD : À partir du moment où j'ai quitté le secondaire jusqu'aux années 1990, j'ai travaillé comme ça, à mi-temps, mais surtout je militais beaucoup, je travaillais beaucoup au sein de la pastorale sociale<sup>13</sup>, avec le père Contreras. C'est là que j'ai fait l'expérience de l'alphabétisation et que j'ai appris à travailler sur les bases de la coopération.

NBG : *De manière volontaire, non ? Dans le cadre de l'église ?*

MD : Oui. Dans le cadre de l'église catholique. Je suis catholique. Je respecte les crédos, mais je me sens proche... Ma famille a des racines catholiques très fortes, mais sa pratique est très ancrée dans la religiosité populaire, tout en demeurant liée aux bases de l'Église catholique. Bon. Et on faisait beaucoup d'analyse sociologique avec le père Contreras. Père Contreras était professeur d'histoire. Lors du *Proceso*<sup>14</sup>, il a eu beaucoup de problèmes à cause de la situation que traversait le pays. Il disait toujours que s'il y avait échappé, c'était grâce aux plus humbles qui l'ont aidé à s'en sortir. Il faisait partie des prêtres qui se sont beaucoup occupés des pauvres et des questions de justice. Il appréciait beaucoup le justicialisme, le péronisme en soi, ce qu'il a produit, la transformation qu'il a entraînée en Argentine. Il a toujours été très discret. Il ne faisait jamais de prosélytisme, pas même religieux, parce qu'il était catholique, mais très œcuménique par rapport aux autres religions. Mais au sujet de la politique, il parlait en historien, de ce que le péronisme avait signifié et, d'une certaine manière, il m'a aidée à faire ma propre analyse, avec discernement et libre choix.

NBG : *Tes parents militaient également ?*

MD : Non, non, eux ne militaient pas. Mon père était profondément allendiste<sup>15</sup>. Pour moi, comment dire ? Allende, le père Contreras, Eva [Perón]<sup>16</sup>, que sais-je ? Pablo Neruda<sup>17</sup>, Violeta Parra<sup>18</sup>, ce sont toutes des personnes que j'admire. Elles font partie des repères que j'ai dans la vie et, dans le cas du père Contreras, c'était un grand prêtre, très ouvert. Cela m'a également permis d'apprendre beaucoup parce qu'il ne travaillait pas seulement pour l'institution religieuse mais pour la construction de communautés humaines. Ici, on a eu un important tremblement de terre en 1985, c'était grave. On disait qu'il fallait reconstruire l'église, car elle était très endommagée. Mais le père Contreras ne s'inquiétait pas trop pour l'église, il pensait surtout aux maisons des gens et on a travaillé dans ce

sens. On a apporté notre soutien pour renforcer la coopérative de logements *La Colmena*<sup>19</sup>, un groupe au sein duquel j'avais commencé à donner des cours d'alphabétisation. Alors que la possibilité de trouver des financements allait à vau-l'eau, c'est avec ces personnes avec lesquelles nous donnions des cours d'alphabétisation qu'a surgi la possibilité de travailler pour les maisons, la terre à soi, les logements.

*NBG : Tout cela dans le cadre de la pastorale ou du militantisme politique ?*

MD : De la pastorale sociale. À ce moment-là, mon engagement politique n'était pas très important. On voulait aider, mais on n'avait pas de financement de l'État, ni personne qui s'intéressait au thème des organisations sociales. Alors, on a commencé avec le père Contreras à voir ce qu'on pouvait trouver du côté des institutions catholiques. Et là, Caritas<sup>20</sup> a fait une proposition liée à la possibilité de construire quelques logements. C'est alors qu'il y a eu le tremblement de terre [de 1985] et tout est devenu plus compliqué, la situation s'est aggravée encore plus. Il fallait aider les gens à récupérer des affaires dans les décombres. Les maisons qui s'étaient écroulées appartenaient à des gens très modestes. Mais il y avait aussi, dans les exploitations agricoles, les habitats très précaires des ouvriers ruraux qui travaillaient dans ces fermes, donc le besoin de logements était encore plus fort. Caritas a proposé alors de commencer par quelques maisons, pas beaucoup, six maisons à peu près. Nous avons soumis cette proposition aux habitants et les habitants ont fini par dire : « Non. On va essayer de commencer à faire des travaux d'infrastructure pour tous et on va essayer de trouver une solution pour tous. » Ils n'ont pas accepté de résoudre les problèmes de quelques-uns mais plutôt de travailler pour une solution plus globale. Alors cette dynamique s'est renforcée. Le tremblement de terre, ce fut finalement un mal pour un bien. Cela a permis que les institutions, l'État, commencent à s'interroger sur les besoins de logement. C'est alors qu'a commencé à apparaître la possibilité de développer une façon de faire qui, à partir de ces premiers cas, s'est étendue à d'autres familles qui n'avaient plus de logement. Il s'est produit comme un phénomène nouveau à Laval, que le père Contreras avait déjà essayé, avec discernement, d'engager.

*NBG : C'est de là que sont nées des formes d'association qui n'existaient pas avant ?*

MD : Oui. Surtout je vois comment cela s'est passé à Mendoza, avec toute une frange de la population dans le besoin, ceux qui travaillent toujours la terre d'autrui mais qui ne sont jamais propriétaires, surtout dans les zones rurales, les travailleurs *contratistas*. « *Contratista* » c'est, par exemple, une personne qui a une propriété et qui passe contrat avec une famille paysanne qui travaille la terre contre un pourcentage et une mensualité. Une famille vivant dans un petit logis sur ces terres passe un accord pour le paiement des impôts, elle travaille pour la propriété et touche un pourcentage de la production – en général, 18 %. Bon, tous ces gens-là (très

<sup>19</sup> Littéralement *La Ruche*.

<sup>20</sup> Caritas représente un ensemble d'organisations catholiques à but caritatif qui interviennent auprès des populations les plus démunies. D'ampleur internationale, elle est présente dans la plupart des pays du monde.

nombreux) n'avaient plus de logement. Certains patrons cherchaient des solutions pour ces logis mais celui qui, dans les faits, n'avait plus de logement, c'était l'ouvrier. Il a fallu travailler dans le sens de lutter pour la terre, construire des maisons. Et il a fallu le faire concrètement avec l'ouvrier, de telle sorte que cela a amené toute une transformation, parce que cela a permis un *empowerment* réel des familles, de l'ouvrier et de sa famille<sup>21</sup>.

<sup>21</sup> Nous reviendrons plus tard sur ce thème.

NBG : *Tu travaillais alors avec le père Contreras...*

MD : Oui, avec le père Contreras... Que dire ? La vie m'a offert de tout. Elle m'a fait rencontrer des personnes spéciales qui m'ont aidée, comme ça a été le cas du père Contreras. On travaillait ensemble depuis 1982. Il est mort en 2008, 2009. Je te jure que, quand il est mort, je me suis sentie vraiment orpheline... Il m'a accompagnée toutes les années où j'étais directrice du logement et législatrice. Au début des années 1980, j'étais dans la pastorale sociale. Je n'étais pas encore engagée en politique. Mais je militais dans la pastorale. J'ai toujours milité. Ce département, Lavalle, est très péroniste. Après, j'ai commencé à assister à quelques réunions du Parti justicialiste, des choses comme ça, à peu près un an avant d'entrer à la municipalité. Grâce à des amis.

NBG : *Des amis d'où ? Du lycée ?*

MD : Oui, du lycée. Il y avait surtout un surveillant, qui était aussi dirigeant politique, et qui par la suite est devenu maire du département. [Elle me montre une photo où on la voit auprès du père Contreras portant un bouquet de fleurs] Tiens là, tu vois, on est en train d'inaugurer ce quartier de la coopérative *Los Jarilleros* ; tous des gens très humbles et comme ils étaient reconnaissants, ils m'ont offert des fleurs, à moi, pour tout ce qu'ils avaient vécu. Là, j'étais directrice du logement. C'était vers 1998, par là. Malgré le show [*farándula*] qu'il y avait au niveau national<sup>22</sup>, nous, nous avons fait beaucoup de travail territorial avec des projets très concrets.

### La politique au service des pauvres

MD : Moi, mon histoire, elle est ici. Et mon projet de vie est ici. Je suis arrivée quand j'avais 2 ans, j'ai grandi ici. Mon engagement est envers ce pays, parce que mon choix est réellement de faire tout ce que je peux, de contribuer à lutter contre la pauvreté, de rendre la vie vivable, que l'on ait peu ou beaucoup. Mon engagement ne m'a jamais servi à me faire de l'argent. Cela ne m'a jamais motivée. Je suis là, je poursuis la lutte, avec les outils qu'offre un milieu marqué par l'insécurité, dans tous les sens du terme. Parce que tout ça c'est de la plaine, de la terre, en partie désertique. Ce n'est que maintenant que j'ai un peu réussi à avoir ma propre petite maison, une maison modeste. Les années de travail avec le père Contreras, mon éducation paysanne, toutes ces choses représentent pour moi des éléments très importants dans ma vie, pour travailler. Je me dis que ça m'a rendue plus forte pour lutter contre la pauvreté et, d'une certaine manière, ça m'a donné une occasion d'essayer d'être

<sup>22</sup> En référence aux années 1990, qui ne sont pas uniquement celles de l'application de politiques néolibérales lesquelles se sont traduites par les privatisations, l'augmentation du chômage et l'appauvrissement d'une partie de la population, mais aussi celles de l'argent facile et de l'ostentation extravagante de l'élite politique et du *show bizz*.

un peu meilleure chaque jour. Il est pour moi important d'analyser quelles sont les expériences, les racines, les gènes... Parce que ma maman, par exemple, est issue d'un village araucan<sup>23</sup>, en même temps nous sommes aussi métis parce que mon père est descendant de créoles chilien mais aussi d'Espagnols. Je suis issue de cette synthèse, qui peut-être m'a apporté des gènes de la résistance, de l'amour de la terre, pour aspirer à un développement local. De penser à des axes comme ça, qui impliquent de travailler avec la communauté, là où l'on sait que, seul, on ne peut rien faire et que les institutions se doivent d'être au service du développement des gens, tu vois ? Alors voilà, c'est ce genre de choses qui est à mes yeux très, très important et qui me permet de me dire : « Bon, c'est ici que je me trouve et tels sont mes défis. »

NBG : *Des défis... politiques ?*

MD : Oui. Pour moi, la politique doit être un service et je pense que c'est depuis l'administration générale qu'il est possible de faire des choses pour le plus grand nombre. Car c'est par la politique que les peuples prennent des décisions concernant la chose commune. Je suis convaincue que le bonheur de chacun ne se situe pas au niveau individuel, tu dois le trouver avec les autres. Alors je pense que, dans la mesure où l'on continue de s'impliquer, on peut continuer à travailler tout en sachant que le chemin n'est pas forcément facile.

NBG : *J'imagine bien, oui.*

MD : Oui. Là se trouve le défi, quand tu as une trajectoire et des racines qui rendent plus difficile le fait de s'imposer. C'est plus difficile parce que tu es une femme, parce que tu es issue du milieu rural. Celui qui vit en ville a tout plus près. Moi je me déplace en bus, en taxi, c'est loin. J'ai besoin de plus de temps pour m'occuper de ma fille et de mes affaires locales. Des personnes me demandent de leur donner des conseils pour trouver une solution à un problème de terre, de logement, ces choses où on peut les orienter parce qu'on a pu connaître et avoir accès à certains leviers. Alors ce sont toutes ces choses qui, d'une certaine manière, m'aident à savoir où je me trouve. Les défis sont nombreux, il faut continuer à travailler, à tout construire parce qu'ici tu n'as rien de déjà fait. Même au sein des institutions, qui ont déjà défini leurs objectifs, leur structure, il faut aider à ce qu'elles puissent répondre aux besoins concrets des gens pour qu'elles se transforment en institutions réellement utiles, en institutions qui agissent. Ce sont toutes ces choses que je ressens tout le temps, déjà lors de mon passage par la législature, mon passage comme directrice du logement. Même au sein du parti auquel j'appartiens, il faut faire des propositions qui visent toujours à tendre vers cette fin plus élevée.

NBG : *Les défis sont majeurs quand on vient de Lavalle ?*

MD : Nous avons connu de grandes pauvretés, où tu manques de formation. Tout ce que tu as, ce sont les forces populaires<sup>24</sup> et chacun fait ce qu'il peut, avec les moyens du bord. Alors il y a beaucoup de

<sup>23</sup> Région habitée par les indiens mapuches, connus pour leur esprit d'insoumission (ils se sont défendus des Incas, des Conquistadors espagnols, de l'Argentine et du Chili à – voire depuis – leur indépendance, ou encore de grandes firmes multinationales telles que l'italien Benetton).

<sup>24</sup> L'idée de « forces populaires » peut être associée à celle de « peuple » – le peuple comme entité à la fois populaire et politique.

carences. Une formation, eh bien tu la fais peu à peu, tu travailles dans le bus... tu comprends ?

NBG : *Sans le soutien que d'autres ont pour pouvoir avancer...*

MD : Bien sûr, c'est ça. Par exemple, moi je ne suis pas douée pour tout ce qui a à voir avec l'informatique ; j'ai beaucoup de mal... Je ne suis pas à l'aise non plus, par exemple, en présence des médias ou ce genre de choses, or les politiques ont besoin de marketing. Mais non, je n'ai jamais pu construire cela.

*[Nous passons en voiture près d'un terrain peuplé de petites maisons]*

Tiens, regarde. Cette zone s'appelle *El Chilcal*. Ce quartier, nous l'avons construit grâce à l'entraide<sup>25</sup>, avec les gens, avec une coopérative, quand j'étais directrice du logement. Beaucoup de familles étaient composées de travailleurs ruraux vivant chez leurs patrons, sur leurs terres. Aucun n'était propriétaire et, après, en réorganisant les gens de la communauté, toutes ces personnes qui n'avaient pas de logement ont pu avoir leur propre maison. L'entraide est l'une de mes « spécialités », disons, parce que j'ai beaucoup appris sur tout ce qui concerne l'organisation de la communauté. Travailler avec un règlement interne, avec les familles, chacun devant se charger de différentes activités, tandis que les travaux spécialisés passent par l'administration, comme on dit.

NBG : *Tu travaillais déjà avec le thème des coopératives...*

MD : Oui, j'ai beaucoup travaillé sur le thème du coopérativisme. Mon plus gros travail sur le coopérativisme, je l'ai fait dans les années 1990 comme directrice du logement. Je me suis consacrée à travailler intensément sur le territoire. Avant, je travaillais déjà un peu sur ces thèmes avec le père Contreras dans le cadre de la pastorale sociale. En 1991, on m'a demandé de travailler pour la municipalité.

NBG : *Directrice du logement, c'est ton premier poste politique ?*

MD : Oui, au sein de la municipalité de Laval. Ça faisait alors à peu près un an que je militais pour le péronisme. Quand j'ai commencé à faire de la politique, j'ai cessé la catéchèse, tout le travail plus religieux parce qu'il ne fallait pas tout mélanger. Bon, je participais, on travaillait [pour le parti], on a gagné les élections internes, on a été aux générales qu'on a remportées, ici, à Laval. Là, on m'a offert un poste et j'ai travaillé comme directrice du logement pendant huit ans, de 1991 à 1999, quasi 2000. Je m'en souviens parce que ma fille est née en l'an 2000. Au sein du parti, j'étais membre du congrès du Parti justicialiste de Mendoza, avant d'être trésorière<sup>26</sup>.

NBG : *Et que s'est-il passé en 1999 ?*

MD : J'ai été expulsée avec le changement de gouvernement. Je raconte cela parce qu'on sait que ça va être comme ça. Les postes politiques sont des fusibles, on les donne à des personnes de confiance. Ce n'est pas comme un poste électif, où tu es élu par le peuple. C'est une situation fragile car lorsque tu perds ton poste, c'est difficile, tu

<sup>25</sup> L'entraide [ayuda mutua] s'est développée dans le cadre de la production d'habitats pour des familles issues de secteurs défavorisés n'ayant pas la possibilité d'épargner. Les habitants, par l'intermédiaire de coopératives d'entraide, participent de manière collective à l'ensemble du processus de gestion et de construction de leurs futurs logements. L'entraide se base sur des principes de coopération, de solidarité et d'équité.

<sup>26</sup> Elle fut membre du congrès du Parti justicialiste de Mendoza de 1992 à 1996 et trésorière du parti de 2001 à 2003. Elle est actuellement à nouveau membre du congrès du Parti justicialiste de Mendoza.

n'as rien à quoi te raccrocher. Parfois tu peux t'en sortir, surtout si tu es seule, mais lorsque tu as un enfant c'est plus compliqué<sup>27</sup>. Ça a été difficile. Mais dans les années 1990, on a réussi à faire des choses. Regarde, toutes ces maisons que tu vois là, c'était des constructions instables, précaires. Et il y en avait des quantités. C'était un terrain que les gens avaient occupé. Ces maisons, on a également réussi à les construire grâce à l'entraide. Le terrain qui était occupé a été acheté au propriétaire, tout a été légalisé. On a obtenu des aides économiques pour soutenir ce projet. C'était, pour la plupart, des subsides directs, qui étaient directement gérés par la coopérative. Quatre-vingt-six hectares ont été achetés et tout ce quartier a été créé ; ils ont un lycée, toute l'infrastructure nécessaire. Ici, c'est la coopérative *Nueva Tierra*. Ça provient également de cette gestion.

<sup>27</sup> Mireya Díaz, alors sans ressources, dut être pendant un temps, et notamment à la fin de sa grossesse, hébergée par des amis.

NBG : *Et ça marche comment ?*

MD : À la base, tous travaillent aux maisons de tous. Ils peuvent en achever une, puis en faire une autre et ainsi de suite. Mais, en général, nous avons encouragé les expériences dans lesquelles on construit tout en même temps et après on tire les maisons au sort, pour éviter que les intérêts particuliers interfèrent dans la distribution. Ces expériences offrent aux gens l'opportunité d'apprendre comment s'entraider, de pratiquer la solidarité. Avec l'entraide, tu peux travailler et associer un résultat au temps consacré. Ici, vivre signifie avoir des résultats. Tu comprends ? Il y a également des systèmes de prêts individuels, ruraux, d'aide pour les familles qui ont un lopin de terre. Il y a plusieurs systèmes. Dans l'entraide, il s'agit de les aider à acheter le terrain. C'est à toi d'obtenir les prêts. En général, ce sont des prêts sans intérêt. Les cotisations sont très faibles ; c'est vraiment bien... Ce sont eux qui gèrent l'argent. Ce sont des choses que j'ai défendues toute ma vie, que les gens gèrent les fonds. Même s'il peut y avoir des tentations parce qu'il n'y a aucun contrôle, c'est toujours mieux que certaines choses qui passent par « en haut » où tu ne sais pas ce qui s'y passe. Regarde, là ils sont en train de construire un Centre d'intégration communautaire – on a trouvé des financements pour ça. C'est aussi un moyen pour que les gens restent dans les zones rurales.

NBG : *Combien de quartiers ont été ainsi produits au cours de ta gestion ?*

MD : À peu près soixante-cinq quartiers. La plupart des coopératives. Ça représente plus ou moins trois mille maisons. Pour moi, le coopérativisme bien fait – car il y a de tout, bien sûr – est vraiment transformateur.

NBG : *Tu as toujours travaillé pour la population de Lavalle.*

MD : Bien sûr. Également depuis la législature, j'ai proposé des lois de protection, pour la population. Et j'ai travaillé sur les lois de réforme de la constitution de la province. Ce que je suggère, c'est que la partie rurale soit représentée au sein de l'hémicycle, tu comprends ? Il y a aussi la loi des débiteurs hypothécaires [visant à protéger les petits propriétaires endettés des expulsions]. L'idée n'est pas qu'ils n'honorent pas leurs dettes, ils doivent honorer

leurs dettes, mais sans la pression absurde des banques. Il y a aussi la loi du sol...

*NBG : Tu étais alors députée ?*

MD : Députée, et sénatrice de la province de Mendoza. J'ai d'abord été sénatrice. Je te dirais qu'être sénatrice est plus agréable. Plus agréable parce qu'il s'agit d'une chambre de révision, mais où tu peux également présenter des projets. Tu peux présenter et développer des projets, mais c'est comme s'il était davantage possible d'y arriver. Moi, par exemple, j'ai travaillé sur la loi du sol, pour une croissance harmonieuse de la province, parce qu'on ne s'y prend pas comme il faut avec le sol. C'est un beau travail à faire. Il s'agit d'une loi qui se trouvait depuis seize ans à la législature, faite à la mesure des puissants. Je deviens présidente de la Commission de l'environnement et du logement (j'ai toujours continué avec le logement). La loi arrive entre mes mains et ils veulent examiner le texte de loi sans renvoi en commission. Tu vois, il y a deux systèmes, soit tu travailles en commission, soit en dehors, il y a vote et une loi déterminée est votée. Alors, que se passe-t-il ? De la vice-présidence, ils exigent – à ce moment-là, à l'époque de [Julio] Cobos, c'étaient les Radicaux qui gouvernaient<sup>28</sup> –, ils exigent que la loi paraisse sans suivre la procédure administrative. Dans ce cas-là, le Sénat était la chambre de révision. Alors, au sujet de la loi du sol, ils voulaient qu'en tant que présidente de la commission, je l'envoie directement pour adoption sans renvoi en commission. Sans renvoi, ça signifie qu'il n'y a pas de débats, qu'on n'étudie pas le thème, il arrive à l'état brut, et il fallait l'adopter comme elle était sortie de la chambre des députés. Or, nombre d'éléments n'étaient pas justes pour la province. Là, je m'oppose, je m'oppose, et je m'en remets aux forces vives, et là les forces vives m'ont beaucoup appuyée. Alors, la loi ne passe pas. On réussit à la freiner et nous avons travaillé sur un projet de loi pour l'usage des sols, mais le plan environnemental n'a pas encore été approuvé, pour qu'il soit appliqué. C'est un projet de loi sur tout ce qui a à voir avec l'aménagement du territoire, pour un meilleur usage des ressources. La province en a besoin. On en est toujours là. Je continue à travailler. C'est parfois difficile, tout est constamment en devenir, mais certains axes demeurent et j'ai réussi à garder une grande cohérence concernant les sujets sur lesquels j'ai travaillé. Toujours, au sein des différentes institutions dans lesquelles j'ai été.

*NBG : Tu disais que tu souhaitais prendre une année sabbatique. Est-ce à cause du changement de gouvernement<sup>29</sup> ?*

MD : Oui.

*NBG : Tu peux perdre ton poste ?*

MD : Oui. Il me semble qu'il est aussi nécessaire que la classe politique fasse un retour sur soi. Il faudrait que l'on analyse, que l'on réfléchisse, ça m'inquiète que nous ayons un pays avec tant de possibilités et que, dans le but de travailler pour une meilleure qualité de vie, il s'avère encore si difficile de trouver les outils adéquats.

<sup>28</sup> De l'Union civique radicale, parti politique argentin. Il représente avec le péronisme l'un des deux partis politiques historiquement les plus importants en Argentine.

<sup>29</sup> L'entretien eut lieu le 20 juillet 2015, un mois après le retour des Radicaux au pouvoir à Mendoza.

*NBG : Es-tu un peu déçue de la politique ?*

MD : Oui. Je suis effectivement un peu contrariée. Je vois des personnes qui ne se soucient pas des projets des gens. Je sens qu'on ne travaille pas avec la volonté d'intégrer, de faire participer. Beaucoup des propositions faites ne sont que des fables qui ne se concrétisent pas. Il semble toujours si difficile de penser quels sont les besoins, de se préoccuper, de laisser de côté cet individualisme insensé qui consiste à ne se soucier que de sa vie privée. D'un point de vue personnel, ça m'est parfois difficile parce qu'ici, à Lavalle, je me sens dans mon milieu, comme un poisson dans l'eau. Mais tu sais que c'est aussi très éloigné des lieux où se prennent les décisions, de ceux qui ont le pouvoir entre les mains, de la volonté politique et financière. S'il est vrai qu'il faut toujours essayer de faire des choses, de trouver les moyens, de faire en sorte que les institutions servent, tu te rends compte qu'il y a toujours une pièce qui manque pour résoudre les problèmes. Et puis, il y a aussi l'établissement des listes [électorales] qui passe généralement par l'argent et le copinage et jamais par des systèmes de consultation. Il n'y a pas de consultation populaire pour désigner les différents responsables.

*NBG : As-tu déjà pensé à arrêter la politique ?*

MD : Non. Il faut prendre des forces pour continuer à lutter, à contribuer. Je sens que, si Dieu me prête vie, j'ai encore dix ans devant moi. Je n'ai pas encore envie de jeter l'éponge. Je veux travailler à essayer de trouver les bons engrenages, les chemins les plus adéquats, trouver ce qui peut être le plus utile, ce qui peut le mieux servir, car on ne peut pas gaspiller de temps. Ce que je vois, c'est qu'on n'a pas le temps de faire n'importe quoi et qu'il y a beaucoup à faire, en particulier pour certaines choses dont je sais qu'elles sont essentielles : la terre, le logement, le développement rural, le travail. Continuer à travailler dans ce sens et penser à ce qu'il est possible de faire pour améliorer la situation. Tu vois, d'un côté toute cette étendue d'espace et, par ailleurs, tous les gens les uns sur les autres, tu te dis qu'il est possible de faire des merveilles sur ces terres, tu vois ? Il faut que les gens puissent avoir de bonnes conditions de vie pour rester dans les zones rurales. Ici, il y a beaucoup de zones encore vierges et ça c'est pour moi un espace porteur de possibilités. C'est aussi pour cela que j'apporte mon soutien à ma famille, ici, à la campagne, parce que sont des initiatives économiques qui servent. Tu vois que tu peux faire quelque chose, que tu peux transformer. Et il y a encore bien des projets pour continuer de travailler avec les gens.